



Le Mag' 1944

Mensuel du site "Juin 1944, un vent de Liberté"

Le mag' en ligne du débarquement de Normandie
Spécial 1er anniversaire 2001-2002

L'Edito

de Stéphane Delogu

00000000000000000000

Brèves de popote

COMMENT UNE COMMUNE RETROUVE LA MEMOIRE

Résidant depuis plus de 20 ans sur la commune et m'intéressant à l'histoire , les habitants m'assuraient que **la Bazoge (Sarthe)** n'avait pas vécu de combats ou de bombardement . Certes , mais ... Il y a tout juste un an , Monsieur Guy Legrand prenait rendez-vous avec Claude Fortin, Maire, pour lui remettre une pale d'hélice provenant d'un avion allemand tombé le 6 juin 1944 sur la commune .

Cette pale d'hélice fut détenue très longtemps par son père .Monsieur Legrand ne savait plus quoi en faire et décida de la confier à la Municipalité. Ainsi revenue, chacun des participants souhaita retrouver l'histoire de cet avion .C'est aujourd'hui fait , grâce à une demi-douzaine de témoignages de bazogiens et bazogiennes de l'époque , mais aussi et surtout aux Internautes , passionnés d'histoire .

Que tous soient remerciés de leur aide et compréhension , qui permettent à la génération qui a connu le second conflit mondial à se remémorer des faits quelquefois douloureux , mais aussi à la jeune génération d'apprendre que la guerre ne fut pas seulement en quelques points précis de notre terre de France , même si les faits connus sur ce petit coin de Sarthe sont bien minimes et sans commune mesure par rapport aux bombardements et combats qu'ont pu connaître nombre de nos belles régions françaises.

Pour moi l'histoire est un ensemble de "petits" et "grands" faits, que chacun a vécu selon son âge, sa situation et les événements.

Jacques Morize

00000000000000000000

PARC A MOULES

Un futur parc à moules à Omaha Beach ? Si l'idée vous séduit, alors attendez que le projet se réalise et faites vous inviter à l'inauguration, vous gagnerez au passage un verre gratuit avec tout ce qu'il faut dedans, avant une gigantesque soirée moules frites. Si au contraire, le principe vous donne de l'urticaire, allez-y de votre plume en adressant un petit mot de protestation (jusqu'au 4 mai 2002 dernier délai, et en évitant les propos grossiers, même si ça pourrait se comprendre). Vos mails seront transmis par Patrick Elie (webmaster de D.Day Etat des Lieux) à la Mairie de Vierville, tout en précisant que cette dernière n'y est strictement pour rien, l'enquête d'utilité publique émanant de la Prefecture du Calvados. Il semblerait du reste que l'ensemble du conseil municipal de Vierville et la population soient résolument opposés à ce projet. **Pour envoyer un mail de protestation cliquez ici**

00000000000000000000

Les dossiers du mag

COMBAT AERIEN AU DESSUS DE LA BAZOGE par Jacques Morize

6 juin 1944 au lever du jour : les alliés débarquent sur les plages de Normandie. Dans la nuit précédente, les alertes aux bombardements se répètent sur Le Mans (Sarthe).ainsi que de nombreux mitraillages de trains sur les lignes SNCF environnantes. Au petit jour les Manceaux résidant sur Pontlieue (sud de la ville) peuvent apercevoir les chasseurs alliés mitrailler de gros avions de transport décollant de l'aérodrome des Raineries.

Au fil des heures, les tirs s'intensifient et les véhicules allemands roulent camouflés avec des branchages en direction de Caen..L'embranchement des voies ferrées " Le Mans - Rennes " et "Le Mans - Alençon", sur la commune de la Chapelle Saint Aubin, (nord du Mans) , le camp d'aviation, le viaduc de Pontlieue et les ponts de La Suze sont bombardés. Tout ce qui se déplace sur les routes ou sur les rails est mitraillé.

En cette journée du 6 juin, alors que depuis l'aube et malgré les 150 km qui séparent le petit village de La Bazoge des côtes normandes, la population perçoit le grondement continu des bombardements des alliés, vers 16 h 30, se déroule au-dessus de leurs têtes un combat aérien mettant aux prises trois Focke - Wulf allemands face à une escadrille de P 47 Thunderbold US du 83th Fighter Squadron du 78° groupe de chasse, partis de DUXFORD près de Cambridge (Angleterre) et assurant la couverture du front au dessus de la sarthe et de la Mayenne. A l'issue d'un bref mais violent combat aérien, deux avions allemands sont abattus:



Combat aérien au dessus de La Bazoge
Des enfants (dont lui Guy Legrand) s'amuse sur une partie de l'avion quelques jours après sa chute
(Collection privée)

Le Focke - Wulf 190A - 6 n° 470582 appartenant à la 8 Schlachtgeschwader.4 (escadrille d'assaut) portant un "B" noir sur ses flancs, laisse derrière lui une épaisse fumée noire . Le pilote, le Feldwebel (adjudant) Franz Brauneis tente de poser son appareil dans un champ, au lieu-dit "la Jousserie".

Après un moment de stupeur et de crainte, les habitants riverains constatent que le pilote est tué dans ce crash. Un parachute est accroché à l'empennage de l'avion. Dans le harnais se trouve les débris d'un corps, ceux du mécanicien l'Unteroffizier (sergent) Ebert qui a tenté de sauter.

Témoignage:

Guy LEGRAND, âgé de 13 ans, à l'époque, nous retrace cette tentative de poser : **”le premier impact fut lorsque l'avion est passé dans le haut du cerisier d'une hauteur de 6 à 8 mètres, laissant en son faite une importante trace, puis un premier rebond dans le pré sur une longueur de 3 à 4 mètres et sur une largeur d'un mètre ,traçant un sillon de 50 cm de profondeur . De nombreux débris s'éparpillent . Le second rebond fut moins important et ce fut probablement à cet instant que les pales d'hélices se brisèrent. Au niveau de la barrière du pré, l'avion s'est cassé au bord du fossé laissant l'empennage au bord de la route . Un parachute était accroché à l'aile gauche . Dans les sangles le corps d'un homme blond affreusement mutilé .L'avion avait poursuivit sa course avant de se fracasser sur une énorme souche de chêne . L'aile gauche s'est détachée , les restes de la carlingue et l'aile droite sont restés dans le champ . Le moteur s'est trouvé propulsé à environ 150m du cockpit il ne restait rien . Le pilote quand à lui, n'était que de pauvres débris humains éparpillés dans la végétation. Il n'y a pas eu d'incendie ce qui laisse penser qu'il n'y avait plus de carburant.”**



Les aviateurs allemands Franz Brauneis, 24 ans et Paul Ebert, 31 ans reposent dans le cimetière Mont d'Huisnes , dans la Manche .

A quelques kilomètres de là, à Saint Jean d'Assé au lieu-dit "le châtelier" un second FW a été abattu avec à son bord le Hauptmann (capitaine) Mihan commandant la 8./SG 4 et son premier mécanicien le Feldwebel (adjudant) Eidan . Le Hauptmann Mihan saute en parachute , indemne.

La présence de deux hommes à bord des FW est due au fait que les avions allemands regagnaient l'aérodrome de Tours en provenance de Clastres (Nord), probablement pour renforcer la défense allemande dans le cadre du débarquement allié. Ainsi chaque pilote emmenait son mécanicien coincé dans la soute.

Alors que le débarquement commence, les terrains d'aviations sont attaqués par l'aviation alliée, provoquant le replie entre autre , du 8/SG.4

Les Victoires ont été homologuées au Lieutenant-colonel Frédéric C. Gray Jr qui commandait l'escadrille US et au 1er lieutenant Vincent J. Massa (chacun une demie-victoire) alors que la seconde fut attribuée au 1er lieutenant Peter A. Caulfield.



C. Fortin reçoit la pale de Guy legrand

00000000000000000000

Exclusivité : le rapport Gerstein

Voici, grâce au travail de Titan réalisé par Lisa Hermeline, un extrait du rapport rédigé par Kurt Gerstein. Il est dactylographié, rédigé en allemand, daté du 6 mai 1945. L'original est conservé aux National Archives de Washington et se compose de treize pages. Nous vous proposons la première partie du rapport dans le mag du mois d'avril. Voici comme promis la fin du document.

../. Pendant ce temps, les autres attendent dehors nus. Entre temps, le deuxième transport est aussi arrivé. On me le dit, nus bien entendu en hiver aussi et par temps froid. Oui, mais ils peuvent attraper la mort! dis-je, moi qui suis d'habitude prudent, qui ne pose absolument aucune question, qui fais celui qui n'est pas intéressé, ce mot m'échappe. "Oui, c'est justement pour cela qu'ils sont là!", me répond un SS dans son dialecte. Maintenant enfin je comprends pourquoi toute l'installation s'appelle "Heckenholt". eckenholt est le chauffeur du diesel, un petit technicien et un travailleur infatigable. Déjà lors de la mise à mort des malades mentaux, il s'est acquis selon Wirth des mérites inouïs par son zèle et son esprit inventif. Il est aussi le constructeur de toutes les installations. C'est avec les gaz d'échappement de son diesel que l'on doit faire périr les gens ici. Mais le diesel ne fonctionnait pas. Cela se produisait relativement peu souvent, me dit-on. Le capitaine Wirth arrive. On voit qu'il lui est désagréable que cela arrive justement aujourd'hui où je suis ici. Mais oui, je vois tout! et j'attends. Mon chronomètre a tout sagement enregistré. 50 minutes, 70 minutes, le diesel ne démarre pas! Les gens attendent dans leurs chambres à gaz. En vain. On les entend pleurer, sangloter. "Comme à la synagogue!" remarque le Professeur Pfannenstiel, l'oreille contre la porte de bois. Le capitaine Wirth frappe de sa cravache l'Ukrainien qui doit aider Heckenholt, en plein visage. Au bout de 2 heures 49 minutes - le chronomètre a tout bien enregistré - le diesel démarre. Jusqu'à cet instant, les gens vivent dans ces 4 chambres déjà remplies: 4 x 750 personnes dans 4 x 45 mètres cubes! - De nouveau 25 minutes s'écoulent. C'est juste, beaucoup sont déjà morts maintenant. On le voit par la petite lucarne, par laquelle la lumière électrique éclaire un instant la chambre. Wirth m'avait minutieusement interrogé pour savoir si je trouvais mieux de faire mourir les gens dans une pièce éclairée ou sans éclairage. Il demandait cela sur le ton dont on demande si l'on dort mieux avec ou sans traversin. Au bout de 28 minutes, seuls quelques-uns survivaient. Enfin, au bout de 32 minutes, tout est mort. A l'autre bout, les hommes du commando de travail ouvrent les portes de bois!

On leur a promis, à eux qui sont eux-mêmes Juifs, la liberté et un petit pourcentage (quelques millièmes) de toutes les valeurs trouvées pour leur terrible service. Trois comptables tiennent les comptes avec une grande exactitude et calculent minutieusement les millièmes. Les morts sont debout, serrés les uns contre les autres comme des colonnes de basalte dans les chambres. Il n'y aurait pas de place pour tomber ou même s'incliner en avant. Même dans la mort, on reconnaît les familles. Crispés par la mort, ils se serrent les mains de sorte que l'on a peine à les détacher les uns des autres afin de libérer les chambres pour la prochaine charge. On jette dehors les cadavres, mouillés de sueur et d'urine, souillés d'immondices et le sang des menstrues sur les jambes. Des cadavres d'enfants volent en l'air. On n'a pas le temps, les cravaches des Ukrainiens sifflent sur le commando de travail. Deux douzaines de dentistes ouvrent les bouches avec des crochets pour chercher l'or - de l'or, à gauche - sans or à droite! D'autres dentistes extraient avec des pinces et des marteaux les dents en or et les couronnes hors des mâchoires. Le capitaine Wirth saute de tous côtés au milieu. Il est dans son élément. Quelques-uns des travailleurs contrôlent les parties génitales pour chercher l'or, les brillants et les objets de valeur. Wirth m'appelle: Soulevez donc cette boîte de conserve pleine de dents en or; c'est seulement d'hier et d'avant-hier! Avec une prononciation incroyable et incorrecte, il me dit: Vous ne croiriez pas ce qu'on peut trouver chaque jour d'or et de brillants (Il prononçait cela avec "2 L" et sans "i") et aussi de dollars. Mais regardez vous-même! et il me conduisit chez un joaillier chargé d'administrer tous ces trésors et il me fit voir tout. Puis on me montra encore un ancien chef du Grand Magasin de l'Ouest à Berlin, W. et l'on fit aussi jouer en mon honneur un petit violoniste.

C'est un ancien capitaine de l'armée impériale et royale d'Autriche avec la Croix de fer de 1ère classe, ce sont les deux chefs du commando de travail juif. Les corps nus, sur des voitures en bois, furent jetés à quelques mètres seulement de distance dans des fosses de 100 x 12 x 20 mètres. Après quelques jours, la fermentation faisait gonfler les cadavres puis ils s'affaissaient fortement peu de temps après, de sorte que l'on pouvait jeter une nouvelle couche par-dessus, puis on répandait environ 10 cm de sable par-dessus, si bien qu'il n'émergeait plus que quelques têtes et bras isolés. Le jour de ma visite n'arrivèrent à Belzec que deux transports avec, au total, environ 12.500 personnes. Cette installation fonctionnait depuis avril 1942 et effectuait en moyenne 1.000 mises à mort par jour. Quand moi-même et mon cercle d'amis écoutions la radio de Londres ou la Voix de l'Amérique, nous nous étonnions souvent de ces anges innocents qui nous présentaient des centaines de milliers de morts, alors qu'il y en avait déjà par dizaines de millions. Le mouvement de Résistance hollandais me fit demander en 1943 par le "Diplomingénieur" Ubbink de Duisburg, de ne pas leur fournir des atrocités mais [des faits] de la plus stricte authenticité. Bien que j'aie transmis ces choses en août 1942 à la légation de Suède à Berlin, apparemment on ne voulut tout simplement pas croire ces chiffres. Et cependant ils sont vrais, je l'atteste sous la foi du serment. J'estime le nombre de ceux qui, sans défense et sans armes, ont été assassinés à l'instigation d'Adolf Hitler et de Heinrich Himmler, attirés sans aucune possibilité de résistance dans ces pièges meurtriers où ils furent mis à mort, à au moins 20.000.000 d'êtres humains. Car il ne s'agit certes pas seulement des

quelque 5 ou 6 millions de Juifs d'Europe qui furent ainsi mis à mort, mais surtout de l'intelligentsia polonaise et d'une grande partie de la tchèque, ainsi que des couches dirigeantes d'autres peuples, par exemple des Serbes, mais tout particulièrement des Polonais et des Tchèques. C'étaient ceux que l'on disait biologiquement sans valeur, et qui, du fait qu'ils ne pouvaient plus vraiment travailler, n'avaient plus le droit de vivre, du point de vue des nazis. Des commissions de soi-disant médecins allaient de village en village dans de belles limousines et avec tout un attirail médical et de ville en ville; vêtus de blouses blanches et munis de stéthoscopes, ils examinaient toute la population. Celui qui, selon toute apparence, n'était plus en état de travailler, était mis sur la liste comme bouche inutile et, quelque temps après, emmené et gazé. Et ceux qui en décidaient ne possédaient souvent même pas une formation primaire et se donnaient du "Cher collègue!" et du "Monsieur le Conseiller médical!" Oui, sans ces mesures, me disait un SS Sturmbannführer à Lublin, toute la Pologne serait pour nous sans valeur, puisqu'elle est de toutes façons fortement peuplée et malade.

Nous ne faisons que compenser ce que partout ailleurs la nature fait d'elle-même et qu'elle a malheureusement oublié chez l'homme! A Treblinka, j'ai vu, le jour suivant, un certain nombre de travailleurs qui, dans les tombes, retournaient les cadavres. "On a oublié de déshabiller les gens qui sont arrivés déjà morts. Il faut évidemment rattraper cela à cause des textiles et des objets de valeur", me dit le capitaine Wirth. Wirth me pria de ne proposer à Berlin aucune espèce de changement aux chambres à gaz en usage jusque là ainsi qu'aux méthodes de mise à mort, étant donné qu'elles avaient fait leurs preuves au mieux et étaient bien rodées. Curieusement, on ne m'a jamais posé de telles questions à Berlin. Quant à l'acide cyanhydrique emporté, je l'ai fait enterrer. Le lendemain, 19 août 1942, nous allâmes avec la voiture du capitaine Wirth à Treblinka, à 120 km au NNE de Varsovie. L'installation était à peu près la même, seulement notablement plus grande qu'à Belzec. Huit chambres à gaz et de véritables montagnes de valises, de textile et de linge. En notre honneur, on donna un banquet dans la salle commune dans le style typique vieil-allemand de Himmler. La nourriture était simple, mais il y avait de tout en quantité à discrétion. Himmler avait même ordonné que les hommes de ces commandos reçoivent autant de viande, de beurre et autre, en particulier d'alcool, qu'ils le voulaient. Le professeur Dr. med. Pfannenstiel fit un discours dans lequel il expliqua aux hommes l'utilité de leur tâche et l'importance de leur grande mission. A moi seulement, il parla de "méthodes très humaines" et de la "beauté du travail". Cela a un air tout à fait incroyable, mais je me porte garant qu'il ne le disait pas comme une plaisanterie mais tout à fait sérieusement! En tant que médecin, c'est ainsi qu'il qualifiait ces choses - Aux équipes, il disait en particulier encore: "Quand on voit ces corps de Juifs, alors seulement, on comprend à l'évidence à quel point votre tâche mérite de reconnaissance". A notre départ, on nous offrit encore plusieurs kilos de beurre et de nombreuses bouteilles de liqueurs à emporter. J'eus de la peine à refuser ces choses sous le prétexte que j'avais suffisamment de tout cela. Sur quoi, Pfannenstiel tout content empocha aussi ma part. - Ensuite, nous allâmes en voiture à Varsovie. Là, alors que je cherchais vainement une couchette de wagon-lit, je rencontrai dans le train le secrétaire de légation de l'Ambassade de Suède à Berlin: le baron von Otter. Encore sous l'impression toute fraîche des choses terribles que je venais de voir, je lui ai tout raconté en le priant de le faire savoir tout de suite à son gouvernement et aux alliés, puisque tout retard devait coûter la vie à des milliers, des dizaines de milliers de gens. Von Otter me demanda une référence: je lui donnai Mr le Surintendant général Dr Otto Dibelius, Berlin, Bruderweg, un membre dirigeant du Mouvement de résistance évangélique et en même temps un ami intime de mon ami le pasteur Martin Niemöller. Je rencontrai Monsieur von Otter encore deux fois à la légation de Suède. Entre-temps, il avait rendu compte personnellement à Stockholm et me fit savoir que ce rapport avait eu une influence considérable sur les relations Germano-suédoises. Je tentai, dans la même affaire, de faire un rapport au nonce du Pape à Berlin. Là, on me demanda si j'étais soldat. Sur quoi, on refusa tout autre entretien avec moi. Je fus invité à quitter immédiatement l'ambassade de Sa Sainteté. Je dis cela ici parce que cela montre à quel point il était difficile à un Allemand de trouver conseil dans sa détresse alors qu'il ne pouvait pas même trouver aide et conseil dans une nécessité si effroyable auprès du représentant de Sa Sainteté, vicaire du Christ sur la terre! - En quittant l'ambassade papale, je fus poursuivi par un policier à vélo. J'avais enlevé le cran de sûreté de mon revolver dans ma poche pour me brûler la cervelle lorsque, de façon incompréhensible, ce policier passa tout près de moi puis fit demi-tour.

En risquant quotidiennement ma tête, au risque d'être torturé et pendu, j'ai alors rapporté tout cela à des centaines de personnalités influentes, entre autres au syndic de l'évêque catholique de Berlin, Dr Winter, pour qu'il transmette à S.E. Monseigneur l'Evêque et au Saint-Siège. Je dois ajouter que Guenther de l'Office central de Sécurité du Reich (je crois que c'est le fils de "Rassen-Guenther)", au début de 1944, me réclama encore une fois de très grandes quantités d'acide cyanhydrique dans un but très obscur. Le poison devait être livré à ses services de la Kurfuerstenstrasse, et là entreposé dans une remise qu'il me montra. Il s'agissait de très grandes quantités, au total de plusieurs wagons, qui devaient être accumulées peu à peu et tenues à sa disposition. Le poison était suffisant pour tuer de nombreux millions de personnes. Günther disait qu'il ne savait pas encore et qu'on ne pouvait encore prévoir, si, quand, dans quel but, pour quel "cercle de personnes" le poison serait ou ne serait pas utilisé. En tout cas, il devait être là constamment disponible; de certaines questions d'ordre technique que Günther posa, je conclus qu'on devait avoir en vue probablement de tuer un très grand nombre de personnes dans une sorte de salle de club ou de lecture.

Après une visite approfondie des lieux, j'expliquai à Günther que je ne pouvais prendre en aucune façon la responsabilité du stockage de ce poison dans la remise en question en plein centre de la capitale du Reich, étant donné que ce poison était suffisant pour tuer au moins deux fois le total de la population de Berlin et que sa décomposition et sa gazéification, notamment en été, étaient vraisemblables. A grand-peine, je parvins à le convaincre de stocker le poison dans les camps de concentration d'Oranienburg et d'Auschwitz. J'arrangeai les choses ensuite de sorte que le poison aussitôt après son arrivée, disparaisse à chaque endroit

pour des usages de désinfection qui nécessitaient constamment des wagons d'acide cyanhydrique. Les factures de la firme fournisseuse - Deutsche Gesellschaft für Schödlingsbekämpfung (Société allemande pour la lutte contre les parasites) Frankfurt a.M. et Friedberg - je les fis établir à mon nom, soi-disant à cause du secret, en réalité pour ne pas être gêné dans mes dispositions et pouvoir mieux faire disparaître le poison. Pour la même raison, j'ai toujours évité de présenter au paiement les nombreuses factures qui s'accumulaient, car il m'aurait fallu ainsi rappeler sans cesse au SD l'existence de ce stock et des recherches auraient certainement été effectuées par le service payeur sur sa situation réglementaire. Aussi je préférerai donner des apaisements à la firme à la suite de ses rappels à l'ordre et laisser des factures impayées. Le directeur de la Degesch me raconta d'ailleurs dans une conversation qu'il avait livré de l'acide cyanhydrique en ampoules pour tuer des gens. Quel "cercle de personnes" Günther devait-il tuer sur les instructions de son supérieur Eichmann le cas échéant, je ne l'ai jamais appris. D'après le nombre, je pensai aux occupants des camps de concentration et aux travailleurs étrangers, mais aussi aux Officiers, au clergé allemand et aux prisonniers de guerre. Notamment lorsque Goebbels dit plus tard qu'éventuellement le National-Socialisme claquerait violemment la porte derrière lui, j'ai encore une fois soigneusement vérifié que cette réserve de mort avait été véritablement anéantie. L'ordre d'Himmler de tuer tous les occupants des camps de concentration au cas où les choses iraient mal était déjà alors certainement à prévoir. Une autre fois, Günther me demanda s'il était possible à Maria-Theresienstadt, dans les fossés de la forteresse où les Juifs qui y étaient internés avaient le droit de se promener, de les empoisonner en y jetant d'en haut des boîtes de cyanure. Pour rendre vain ce plan terrible, je déclarai que c'était impossible. J'ai appris plus tard que le SD s'était cependant procuré de l'acide cyanhydrique d'une autre façon et qu'il avait tué quand même les Juifs qui étaient, paraît-il, si bien à Theresienstadt. C'étaient les pères de fils tombés au feu, des Juifs de grand mérite, des titulaires de hautes décorations. D'ailleurs, les camps de concentration les plus affreux n'étaient nullement ceux de Belsen ou de Buchenwald.

Bien pires étaient Mauthausen-Gusen près de Linz sur le Danube et Auschwitz. Là-bas, des millions d'hommes ont disparu dans des chambres à gaz et des voitures à gazer (chambres mobiles). A Auschwitz seul, des millions d'enfants furent tués en leur tenant un tampon d'acide cyanhydrique sous le nez. Au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück près de Fürstenberg en Mecklenburg, j'ai vu des essais sur des femmes vivantes qu'effectuait le Hauptsturmführer Dr. med. Grundlach sur l'ordre du SS Gruppenführer Professeur Dr. Gebhardt-Hohenlychen. De plus, j'ai pu avoir connaissance dans mon service de nombreux rapports de ce genre. Ceux-ci concernaient par exemple des essais au Pervitin - jusqu'à 100 comprimés par jour - sur 100 à 200 détenus et ceci jusqu'à ce que mort s'ensuive éventuellement. D'autres essais de ce genre furent effectués à l'aide de sérum et de lymphes - par exemple avec les vaccins les plus divers contre le typhus. Himmler s'était réservé de donner son agrément personnel pour de tels essais sur les personnes condamnées à mort par le SD. De plus, j'ai vu un jour à Oranienburg plusieurs centaines et même plusieurs milliers d'homosexuels disparaître, sans laisser de traces, dans les fours. A Mauthausen, il était courant de faire travailler les Juifs à la carrière et de les précipiter ensuite, comme par hasard, du haut d'une paroi rocheuse. Ils restaient morts en bas et étaient enregistrés comme accidents. Le SS Hauptsturmführer Dr. Krantz - un farouche antinazi - originaire de Bonn sur le Rhin, m'a fréquemment parlé, à moi et à beaucoup d'autres personnes, avec indignation des nombreux faits de ce genre qu'il avait vus. A Belzec, le jour de ma visite, j'avais l'impression qu'après une aussi longue attente dans les chambres tous étaient vraiment morts. Mais le capitaine Wirth, un être totalement dépourvu de culture et sans les moindres connaissances en chimie et en physiologie, m'a rapporté les choses les plus étranges. Manifestement, Wirth avait une prédilection déclarée pour les essais sur l'homme au moment de tuer. Ainsi, il me parla d'un petit enfant qu'ils avaient retiré le matin de la chambre à gaz parfaitement indemne après y avoir passé la nuit sans avoir été "déchargé". Ils auraient organisé des expériences particulièrement intéressantes sur les malades mentaux. C'est là qu'on avait observé les sensibilités les plus diverses des individus. Des essais avaient été faits aussi avec de l'air comprimé; les gens étaient placés dans des chaudières dans lesquelles de l'air comprimé était introduit au moyen des habituels compresseurs pour asphaltier les rues. - A Treblinka, j'ai eu l'impression que tout au moins un certain nombre vivaient encore ou étaient seulement sans connaissance. Près que tous avaient encore les yeux ouverts et présentaient un aspect terrible. Malgré des observations attentives, je n'ai cependant pu constater aucun mouvement. En gros, on ne s'est donné pour ainsi dire aucune peine pour effectuer les mises à mort de façon - disons - "humaine" pour autant qu'on puisse utiliser ce terme dans un tel contexte! - Et ceci moins sans doute par sadisme que par indifférence complète et paresse vis-à-vis de ces choses. Le SS Hauptsturmführer Dr. med. Villing de Dortmund m'a rapporté une mort particulièrement digne. Il s'agissait de plusieurs milliers - 8.000 je crois, prêtres et membres du clergé polonais. Ceux-ci furent contraints de creuser eux-mêmes de longs et profonds fossés, puis ils durent se mettre nus, se placer devant les fossés et ils furent ensuite fusillés.

Aux questions sarcastiques et railleuses s'ils croyaient toujours en Jésus-Christ, à Marie et à leur peuple polonais, ils répondirent en confessant fermement le Christ, la Sainte Mère de Dieu, en particulier celle de Tchenstochau et en affirmant leur foi en la résurrection de leur peuple; Villing en parlait avec des larmes et avec l'émotion et le bouleversement les plus profonds.

D'autres Polonais aussi moururent de façon semblablement digne et exemplaire, en particulier des professeurs, hommes et femmes. En entendant parler de tout cela, je me souvenais de ma propre captivité dans la rue Buechsen à Stuttgart. D'une main presque enfantine on avait gravé là des lettres maladroites sur le bord de mon lit de fer: "Je te prie, Mère de Dieu, aide-moi!" - Une façon attestée de tuer les gens était, en Pologne, de leur faire monter l'escalier en spirale des hauts-fourneaux, de les exécuter

là-haut cependant d'un coup de pistolet et de les faire disparaître ensuite dans le haut-fourneau. On dit que beaucoup de gens ont été asphyxiés par les fumées des fours à briques et à la suite de cela brûlés. Ici cependant, ma source n'est pas

sûre à cent pour cent. - L'un des chefs de la police à Bromberg, le SS Sturmbannfuehrer Haller racontait aux médecins de mon cours et à moi-même qu'à son arrivée à Bromberg, il était courant de fracasser le crâne des enfants juifs immédiatement contre le mur des appartements pour éviter le bruit des coups de feu. Il avait fait cesser cet excès et veillé à ce qu'on tue les enfants à coups de feu.

Il se souvenait encore vivement de deux petites filles de 3 et 5 ans qui étaient tombées à genoux devant lui et avaient prié. "Mais elles aussi, il me fallut les faire fusiller, bien sûr", disait Haller. Haller nous parla de l'exécution de l'intelligentsia polonaise. Ces gens aussi durent creuser des fosses, se coucher sur le ventre et furent ensuite tués au pistolet-mitrailleur. Les suivants devaient ensuite se coucher sur les cadavres encore chauds et étaient également abattus. Beaucoup avaient ensuite été tués alors qu'ils essayaient de se glisser entre les cadavres pour grimper vers l'extérieur, car ils n'étaient pas encore tout à fait morts. L'un des chefs du gouvernement de Cracovie me raconta, tout en découpant une dinde, une capture particulièrement réussie qu'ils avaient faite. Un homme de la Résistance polonaise, un Juif, s'était renfermé dans le mutisme. Sur ce, on lui avait brisé les articulations. Comme il continuait à se taire, on l'avait assis sur une plaque de fourneau portée au rouge. Il aurait fallu voir comme il avait retrouvé sa langue!

A l'occasion d'une visite au bureau des constructions des Waffen SS à Lublin, les deux architectes nous firent savoir que le matin-même, ils avaient mesuré le dépositaire des cadavres d'un camp de prisonniers afin de l'agrandir. Des milliers de cadavres, pour la plupart de typhiques, y étaient entassés. Tout à coup, ils en avaient vu quelques-uns remuer. Le "Rottenfuehrer" qui détenait

la clé avait seulement demandé: "Où?" puis il avait pris une tige de fer ronde qui se trouvait prête là et fracassé le crâne à ces gens. - Ce n'est pas le fait même, disaient les architectes, qui les avait étonnés, mais la façon dont cela semblait aller de soi! A l'occasion de la visite, une juive avait porté à des Juifs travailleurs au moyen d'un rasoir qu'elle tenait caché des coups de lame dans le cou. Wirth regrettait vivement que la femme soit déjà morte, elle aurait dû être punie de façon exemplaire! Il fit scrupuleusement donner des soins médicaux aux Juifs blessés afin qu'ils puissent croire qu'ils seraient vraiment laissés en vie, rétablis et récompensés! et les gens le croient, les gens le croient! ces idiots! s'écriait Wirth. A Belzec, le concours que l'on organisa parmi les hommes et les jeunes gens des transports fut particulièrement horrible: il s'agissait de traîner les vêtements jusqu'aux wagons. Celui qui en fait le plus ira au commando de travail! Il en résulta, paraît-il, une compétition pour la vie ou la mort parmi ces hommes nus qui traînaient des vêtements sous les rires des SS. Bien entendu, tous disparurent ensuite dans les chambres. Seuls, quelques vieux et malades, qui ne pouvaient plus se traîner jusqu'aux chambres même soutenus par les autres, furent emmenés à l'écart et aussitôt fusillés. Quelques scènes touchantes passent encore devant mes yeux: le petit garçon juif rêveur de 3 ans qui devait distribuer des ficelles pour attacher les chaussures. Même un enfant comme lui fut attelé sans le savoir à l'effroyable machine de mort et

d'assassinat de Hitler, dans le système de pillage de Himmler et de Wirth. - Ou bien je pense à une petite fille qui avait perdu à un mètre de la chambre une petite chaîne de corail qu'un petit garçon juif de 3 ans retrouva: comment il ramassa la chaînette, la regarda avec amour et en sembla tout heureux et, l'instant d'après fut poussé - oui, je dois le dire - cette fois avec douceur à l'intérieur de la chambre.

Le SS Hauptsturmfuehrer Obermeyer de Pirmasens me raconta: "dans un village des environs, j'ai rencontré un Juif et sa femme originaires de ma ville natale de Pirmasens. Il avait été adjudant pendant la grande guerre, un garçon très bien. Enfants, nous avons joué ensemble; il m'a même une fois sauvé la vie alors que j'avais été presque tué par une voiture. Lui et sa femme, je vais les prendre maintenant dans mon commando de travail". Je demandai à Obermeyer ce qu'il adviendrait plus tard de cet homme.

Il me regarda avec étonnement: "Ce qu'il adviendra de lui? exactement la même chose que les autres. Il n'y a rien d'autre. Peut-être, les ferai-je tuer d'un coup de feu." Par ailleurs, j'ai rencontré dans la SS un certain nombre de gens qui condamnaient vivement ces méthodes et qui étaient devenus de ce fait des adversaires acharnés du nazisme. Je pense surtout au chef d'état-major du Directeur supérieur de l'hygiène auprès du médecin SS du Reich et de la police, le Hauptscharfuehrer Heinrich Hollönder. Il me donna connaissance de toutes les affaires de quelque importance et fit disparaître dans mon service tout ce qui aurait pu de quelque façon me charger ou me rendre suspect. J'aurais moi-même depuis longtemps abouti dans le four, si ce fidèle ami catholique et antinazi ardent n'avait étendu sur moi sa main protectrice. Antinazi convaincu, l'était aussi le directeur du service intérieur de l'hôpital SS de Berlin, SS Sturmbannfuehrer Dr. med. Focht qui depuis 1941 trouvait de nombreuses et courageuses paroles pour condamner les méthodes nazies et SS. - Il en était de même des chirurgiens SS Hauptsturm-fuehrer Dr. med. Nissen de Itzeh et Dr. med. Sorge de Iena. Un antinazi efficace et militant était aussi le SS Hauptsturmfuehrer Dr. en géologie Fritz Krantz de Bonn, qui faisait connaître dans le peuple autour de lui, au risque constant d'être pendu, les nombreuses horreurs qu'il lui était donné de voir dans les camps de concentration. Il faut compter parmi le groupe des officiers du 20 juillet 1944 les pharmaciens en chef des Waffen SS, le SS Gruppenfuehrer Dr. pharm. Blumenreuther et ses deux collaborateurs SS Sturmbannfuehrer Dr. Behmenburg et Dr. Rudolphi. Ce dernier, en octobre 1944, foula aux pieds le portrait du Fuehrer qui était dans son bureau. Parmi les SS belges, hollandais et luxembourgeois, les 2/3 des effectifs avaient été incorporés de force par d'incroyables manœuvres de mensonge et de tromperie à propos de soi-disant cours de sport ou autres. Avant que les gens n'aient le temps de se rendre compte et avant même de revêtir l'uniforme, ils étaient assermentés par le seul fait de leur présence à une prestation de serment et en cas de refus ils étaient traités en déserteurs ou pendus pour refus d'obéissance ou, dans le meilleur des cas, fusillés. Avec quelle rigueur de tels faits étaient traités, est éclairé par le fait que de tout jeunes membres des Waffen SS ont été fusillés tout simplement pour le fait d'avoir attrapé un camarade par la braguette de son pantalon, de l'extérieur [Dans le texte allemand on lit: "in der Stallgegend" qui se traduit: "dans la région de l'étable". En Westphalie, cela signifie, en langage familier, "la braguette".NdE]. Cet ordre de châtier même les moindres signes de tendances perverses fut porté à la connaissance de tous les membres des SS et signé par Himmler lui-même. Des milliers de garçons de la jeunesse hitlérienne ont été poussés dans les SS contre leur volonté comme les étrangers ci-dessus mentionnés. Il en est de même des membres des autres corps de Wehrmacht - en particulier de la

Luftwaffe et de la Marine - contraints d'adhérer à la SS sur l'ordre d'Hitler et de Himmler. Il serait tout à fait faux et injuste - hautement injuste - de vouloir rendre chaque SS co-responsable des terribles crimes des SS sans examiner ces circonstances-là. Il faut aussi mentionner ici que la police était souvent bien pire que la SS. Lors de l'arrestation et du rassemblement des Juifs en vue de leur transport, par exemple, lors de leur livraison aux abattoirs de Himmler, elle a fourni les pires hommes de main, bien qu'il eût été facile aux anciens fonctionnaires de police expérimentés de faire disparaître la trace d'une bonne partie au moins des Juifs au moyen du fichier. D'autre part, ce n'est que justice de réclamer de la part de ces anciens fonctionnaires déjà mûrs et qui devaient savoir ce qui est juste ou injuste, un autre comportement que de la part de jeunes hitlériens ou de jeunes SS dépourvus de maturité. Le fait que Himmler n'était pas seulement Reichsführer des SS mais en même temps chef de la police allemande n'est pas suffisamment pris en considération bien souvent. La dette de sang de la police dans l'exécution sans à-coups du massacre des Juifs est énorme, même si cela s'effectuait en grande partie à une table de travail sans risques et dans la sécurité d'un bureau. A cet égard, il ne faut guère faire de distinction entre Gestapo et police et ceci très généralement. Cela n'exclut pas que plus d'un gendarme ou policier peut s'être sérieusement efforcé de servir le bon droit et d'accomplir son service d'après sa conscience et non selon les ordres des nazis. Mais ce serait son affaire de le prouver. Par principe, tout fonctionnaire de police devrait être de prime abord considéré de la même façon qu'un membre de la SS.

Kurt Gerstein

Appendice

Notes prises par Gerstein

« L'acide prussique selon notas ajoutées [factures jointes] étant ordonné par le Reichssicherheitshauptamt, Berlin W,35 Kurfürstenstrasse, à l'ordre [sur ordre] de SS Sturmbannführer Günther: moi, responsable pour cet service, ai fait loyalement ce service, pour, étant arrivée l'acide à Oranienburg et Auschwitz, faire disparaître les boîtes dans les chambres de désinfection.

Ainsi, il était possible d'empêcher un mauvais usage de l'acide. Pour empêcher de rappeler la présence de cet stock - ou, mieux, la non- présence au Reichssicherheitshauptamt, je n'ai jamais payé ces fournitures, dont l'adresse de notas [factures] était pour le même destin [motif], moi-même. Ainsi, il était possible de faire disparaître aussitôt après arrivée l'acide. S'il on avait aperçu la non- présence, j'aurais répondu: c'est une erreur de service de désinfection qui ne savait et ne devait savoir le vrai destin [la véritable utilisation], ou j'aurais dit: l'acide était devenu dissocié [s'était décomposé] et ce n'était pas encore [plus] possible de la garder plus longtemps. »

« Ce récit est intéressant pour le Service Secret. Les choses que j'ai vues, pas plus de 4 - 5 personnes les ont vues, et les autres étaient nazies. Mains responsables de Belsen, Buchenwald, Maidanek étaient des hommes de mon service: S.S. Fuehrungs - Hauptamt D, service sanitaire et médecin du Reich S.S. et de la Police Je suis à même de dire les noms des vrais responsables de ces choses et je suis prêt à donner les éléments pour cette accusation devant le tribunal mondial. Moi-même, je fus, après 2 prisons et camp de concentration, ami du Révérend Martin Niemoeller, agent pour l'Église confessante dans l'administration S.S. (S.S. Fuehrungshauptamt, D, Service sanitaire et Reichsarzt S.S. et Police).

Traduction de la dernière lettre écrite à son épouse le 26 mai 1945 :

Chère Friedel,

Après un séjour de cinq semaines à Rottweil à la disposition du gouverneur militaire, je suis remis aujourd'hui en voiture à une autorité plus haute dans la région de Constance - où, je ne sais pas! J'avais reçu ici une chambre d'hôtel comme résidence assignée, après avoir été tenu sous les verrous pendant une nuit et une après-midi et avoir élevé une protestation à ce sujet. Je t'ai laissé sur la commode dans le vestibule du 24, Gartenstrasse mes papiers, car tu en as certainement besoin. Je te donne un

conseil: défends toi! Ne te laisse pas faire. Il va de soi que quelqu'un comme moi - comme nous - doit être traité autrement que les autres gens. Mon activité au SS F.H.A. etc. était a priori une pure activité d'agent au service de l'Église confessante. J'ai pu seulement te dire le minimum, parce que, au cas où les choses auraient mal tourné, on aurait pu exercer sur toi un chantage et te presser de questions. Quant à moi, le S.D. m'aurait plongé dans l'eau bouillante s'il avait su que, dans ma détresse, j'ai tout divulgué

à la Suède et à la Suisse. Si tu as des difficultés quelconques, va avec le rapport, que je te joins, chez le gouverneur militaire. Garde bien les ordres d'arrestations, les documents concernant l'exclusion du parti etc. Présente aussi ces documents, mais ne t'en démunis pas. Peut-être, Fröulein Dr V. Huene, Zeppelinstrasse peut-elle t'aider de quelque façon. Je te conseille aussi d'aller voir le maire. Quand je reviendrai, je ne le sais pas encore; je bénéficie jusqu'à présent de toutes les libertés et j'espère qu'il en sera de même auprès de la prochaine instance. Pour la nourriture et le logement, chez la famille Mueller au "Mohren" à Rottweil, j'ai eu de la chance. Mais, comme on s'intéresse très fortement à mon cas et comme j'ai à comparaître devant la Cour internationale de Justice en qualité d'un des principaux témoins contre les criminels de guerre, je ne peux encore rien dire de plus précis. A toi, à ton père et aux enfants, salutations et souhaits affectueux.

000000000000000000

[Retour rubrique](#)

pictohenri.jpg

—Partie 1.2.1.2—

Partie 1.2.1.2